

La malbouffe vue du ciel

L'Américain George Steinmetz expose à Visa pour l'image ses photos spectaculaires de l'agriculture mondialisée

PHOTOGRAPHIE

De loin, on croirait voir une ruche, avec ses alvéoles régulières qui remplissent toute l'image de leur élégante géométrie. Mais de près, on s'aperçoit que ces petites cellules sont des cages, d'où émerge la tête d'un veau : cette photo étourdissante prise depuis un deltaplane dans une ferme du Wisconsin est exposée par l'Américain George Steinmetz au festival Visa pour l'image de Perpignan. Dans cette exploitation, 3300 génisses conçues par insémination artificielle, séparées de leur mère dès l'âge d'une semaine, produiront du lait à plein régime sans jamais voir un brin d'herbe. « En France, les gens protestent contre l'arrivée d'une ferme de 1000 vaches, ça me fait rigoler », explique George Steinmetz au téléphone. Aux Etats-Unis, les fermes rentables comptent plus de 10 000 têtes. »

Envoyé en prison

Pendant des années, ce photographe spécialiste des vues aériennes s'est consacré aux beautés de la planète, déserts et montagnes. Mais sa série *Big Food*, commencée en 2013, ressemble plutôt à une version cauchemardesque de *La Terre vue du ciel* de Yann Arthus-Bertrand. Equipé d'un drone ou d'un deltaplane, il a parcouru le monde, du Brésil à la Chine en passant par les Etats-Unis, pour en ramener des images aussi spectaculaires que glaçantes de l'agriculture industrielle : usines à vaches ou à cochons, serres de plastique à perte de vue, abattoirs gigantesques où défilent les car-

casses, laitues cultivées dans des entrepôts, montagnes de blé convoyées par bateau, poulets entassés sous la lumière artificielle... Le genre de nourriture qui donne le tournis et la nausée. Dans cette production alimentaire toujours plus rationalisée et mondialisée, qui s'adapte à la croissance de la population (10 milliards d'humains prévus en 2050), les animaux sont une simple matière première, la nature une ressource à exploiter.

L'idée d'un projet à long terme lui est venue après une première visite dans une ferme du Kansas, pour le magazine *National Geographic*. En 2013, son reportage en deltaplane au-dessus d'un élevage l'envoie en prison : « Aux Etats-Unis, aucune loi n'empêche de photographier une propriété depuis les airs, je n'avais pas besoin de permission. Mais j'ai été accusé d'"intrusion criminelle" avant d'être finalement relâché. Je me suis dit que visiblement, l'industrie alimentaire ne voulait pas qu'on sache ce qu'elle fait. » Le voilà lancé dans une difficile quête de transparence autour d'un sujet qui nous concerne tous. « Les consommateurs sont devenus totalement déconnectés

« En France, les gens protestent contre l'arrivée d'une ferme de 1 000 vaches, ça me fait rigoler »

GEORGE STEINMETZ



Déforestation en Malaisie au profit de la production d'huile de palme, décembre 2016. GEORGE STEINMETZ/COSMOS

de leur alimentation. Il y a des chances que vos fraises du déjeuner viennent du Maroc et vos crevettes de Thaïlande. Mais personne ne sait vraiment comment ça se passe. »

Le photographe s'est surtout concentré sur les pays industrialisés aux grandes exploitations, « plus intéressantes visuellement », et en premier lieu sur les Etats-Unis, premier exportateur d'aliments au monde. En Californie, une photo impressionnante montre les milliers de carottes qui défilent dans l'entreprise Grimway, leader sur le marché américain grâce à son légume long et étroit, et à un marketing bien mené : la moitié des consommateurs achètent leurs carottes déjà pelées, découpées et en sachet...

De l'autre côté de l'océan Pacifique, la Chine, qui concentre 20 % de la population mondiale et seulement 7 % des terres cultivées, est le premier importateur de produits alimentaires. Le pays s'est lancé dans une course à la productivité pour répondre à une population qui augmente et s'occidentalise, consommant toujours plus de lait et de viande – un régime néfaste pour l'environnement autant que pour la santé. Dans la plus grande usine de transformation de porc au

Equipé d'un drone ou d'un deltaplane, le photographe a parcouru le monde, du Brésil à la Chine en passant par les Etats-Unis

monde, dans le Shandong, 1800 employés découpent plus de 32 millions de cochons par an ! Mais George Steinmetz a aussi visité l'Europe. Son deltaplane a survolé la « mer de plastique » des serres andalouses, qui fournissent toute l'Europe en légumes au cœur de l'hiver : tomates et concombres y sont cultivés en hydroponie, sans terre, dopés aux nutriments. Aux Pays-Bas, deuxième exportateur agricole mondial, dans une image étonnamment esthétique, des serres brillent au cœur de la nuit, illustrant les avancées d'une agriculture rationalisée à l'extrême.

Les images, à elles seules, disent la cruauté de l'agriculture ultra-productiviste, avec des ani-

maux enfermés et entassés, sans considération pour leur bien-être. Les légendes, elles, soulignent le prix à payer pour l'humanité, à court et à long terme : la forêt amazonienne brûlée à vitesse grand V pour planter du maïs ou du soja, la pollution des nappes phréatiques et des sols par les engrais et les pesticides, la réduction de la variété des espèces animales et végétales, le dépeuplement des océans... Sans même parler du goût des aliments ainsi produits.

Transparence

Mais George Steinmetz ne se veut pas militant et refuse que ses images soient utilisées par des associations environnementales. Il publie dans la presse, drague aussi les magazines de cuisine, sans grand succès : « Ils veulent

bien des recettes, mais pas savoir d'où viennent les ingrédients. » Pour lui, la question principale est celle de la transparence : « Je cherche avant tout à informer pour que les gens puissent faire des choix. Nous avons, en tant que consommateurs, un pouvoir énorme. » Lui-même connaît l'ampleur du défi : il continue à manger de la viande, « avec une certaine culpabilité ». Et a du mal à résister à ses enfants, qui lui « réclament des biscuits Oreo », à l'huile de palme. ■

CLAIRE GUILLOT

Big Food, de George Steinmetz, Couvent des minimes, Perpignan. Festival Visa pour l'image, expositions gratuites du 1^{er} au 16 septembre, de 10 heures à 20 heures, en divers lieux de la ville. visapourlimage.com

« Une paupérisation du photojournalisme »

Directeur de Visa pour l'image, Jean-François Leroy fait le bilan de trente ans d'évolutions

ENTRETIEN

Visa pour l'image tient sa 30^e édition cette année, du 1^{er} au 16 septembre. Directeur général du festival, qu'il a cofondé en 1989, Jean-François Leroy revient sur trente ans d'évolutions du photojournalisme.

Quel a été le principal changement dans le métier ?

La révolution numérique. Les bons restent bons, les mauvais restent mauvais, mais il y a plus de photographes moyens, car le numérique a rendu ce métier accessible à tous. Cette année le festival a reçu plus de 4500 sujets, car c'est devenu très facile à envoyer. Le problème, c'est que l'instabilité liée au numérique a réduit le temps de réflexion. Elle a aussi fait gagner les gros tuyaux contre les petits, c'est-à-dire les grosses agences comme l'AFF, AP, Reuters, qui ont les images en

quelques heures, contre les agences indépendantes. Et pour les photographes, ça devient difficile de percer : tu peux avoir le plus grand talent, personne ne va trouver les photos sur ton site. Il y a aujourd'hui plus de 500 bases d'images !

Et sur le plan économique ?

Il y a eu une paupérisation du métier. La précarité est devenue normale, la rémunération versée par la presse a plongé. Soixante balles pour un quart de page, ça ne rembourse pas le ticket de métro et le matériel. Il y a trente ans, les trois plus importantes agences couvraient 50 % des frais des photographes et leur versaient 50 % des ventes. Aujourd'hui, les agences ne versent que 40 % des produits et ne paient pas de frais. Le numérique a aussi augmenté les coûts de production. Un appareil argentique durait des années, aujourd'hui une caméra à

4500 euros est obsolète en deux ans. Les logiciels ont des mises à jour tous les six mois qui obligent à changer d'appareil.

Les photographes ont désormais d'autres débouchés que la presse : expositions, livres...

Livres et expositions ne font pas vivre. Ils font de l'institutionnel, du corporate. Et les récompenses sont devenues très importantes : à Visa, 150 000 euros sont distribués sous forme de prix.

Sur le plan esthétique, quels changements avez-vous noté ?

Moi, je me fous de la forme, c'est le fond le plus important. Mais il y a davantage de choses conceptuelles. On a vu apparaître de nouvelles écritures, comme celle de Guillaume Herbaut. Ou Samuel Bollendorff : je ne suis pas sûr qu'il y a trente ans, son sujet sur la contamination de la planète *Ique* Le Monde

publie au fil d'une série d'enquêtes, où la pollution est représentée par une maison envahie par les herbes, aurait été publié dans la presse. Sur le fond, les photographes font plus de sujets sociaux. Et de sujets personnels – comme Nancy Borowitz avec ses deux parents morts successivement d'un cancer. Mais pour les jeunes c'est devenu la facilité de faire son gardien d'immeuble.

Comment se porte le festival ?

Financièrement, cette année a été compliquée. Le magazine *Elle* a annulé son partenariat après quinze ans, Getty est parti. J'ai réussi à les remplacer, par le groupe Yves Rocher et par Adobe. J'ai 1,35 million de budget, sans compter la valorisation. Avec ça, je paie tout. Je rappelle que le festival est gratuit, je n'ai pas de billetterie. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CL. G.

PHILHARMONIE DE PARIS

3 SEPTEMBRE - 12-15 OCTOBRE • 6-10 FÉVRIER

JAPON

MUSIQUE • DANSE • THÉÂTRE

EN COPRODUCTION AVEC LA FONDATION DU JAPON ET NIKKEI INC.
EN PARTENARIAT AVEC LA MAISON DE LA CULTURE DU JAPON À PARIS

PHILHARMONIEDEPARIS.FR

M T PORTE DE PANTIN

NIKEI JAPAN FOUNDATION 3448 日本文化 天女の羽衣 DAIKIN

ZOOM JAPON ANOUS PARIS Le Monde

Concepteur graphique : BERTC. Photographie : Neil Gentry. Photo : Yoshimori Yamamoto. 2013 / Courtesy of DAI gallery. Licence : E.S. n°1-1081294, E.S. n°1-1011346, n°1-1011347.